

Comme des sœurs

Elizabeth Craft & Sarah Fain

Comme des sœurs

*Traduit de l'anglais (américain)
par Madeleine Nasalik*



Elizabeth Craft et Sarah Fain vivent à Los Angeles et sont les scénaristes de nombreuses séries télévisuelles, parmi lesquelles *The Shield*. *Comme des sœurs* est leur premier roman à quatre mains.

Titre original :

BASS ACKWARDS AND BELLY UP

(Première publication : Little, Brown and Company, New York, 2006)

© Elizabeth Craft et Sarah Fain, 2006

Tous droits réservés, y compris droits de reproduction totale ou partielle,
sous toutes ses formes.

Pour la traduction française :

© Éditions Albin Michel, 2008

*Pour toutes les filles qui n'ont pas peur de rêver.
Et, plus encore, pour celles qui rêvent en dépit de leur peur...*

Prologue

- **M**ia, sors de là ! Je veux prendre une douche !
À bout de nerfs, Becca Winsberg tambourina contre la porte de la salle de bains pour la troisième fois en moins d'une demi-heure.

- Encore une toute petite minute ! protesta sa demi-sœur.

Becca allait insister, mais se ravisa. Franchement, à quoi bon ? Du haut de ses seize ans, Mia se moquait pas mal que Becca, qui s'apprêtait à passer sa dernière soirée entre copines avant de partir à l'université, ait besoin de faire un brin de toilette une fois ses valises bouclées. La seule préoccupation de Mia, pour le moment, c'était de vomir son quatre-heures prescrit par un diététicien, de se brosser les dents comme une forcenée et de contempler longuement son postérieur dans la glace afin de s'assurer qu'elle n'avait pas pris un gramme.

Becca regagna sa chambre, une petite mansarde aménagée au premier étage de la maison. Lorsque sa mère et elle s'étaient installées ici, chez son beau-père, celui-ci avait juré que la mansarde n'était qu'une « solution temporaire ». Mais le temporaire était devenu permanent, et cette situation durait depuis

sept longues années. Becca bascula sur son lit en se répétant que la boulimie était une maladie sérieuse et que Mia ne jouait pas la comédie afin d'attirer l'attention de ses parents. Pelotonnée sous l'édredon jaune, elle voulut se rassurer : tout finirait par s'arranger ; il suffisait de prendre son mal en patience ; elle n'avait aucune prise sur la situation, donc pas la peine de s'énerver. Autant profiter de ces quelques instants de tranquillité, avant que la tempête n'éclate.

À ce moment-là, comme par un fait exprès, son demi-frère Carter, un garnement de douze ans, frappa à la porte de la salle de bains.

- Ouvre-moi !

- Va te faire voir ! hurla Mia en réponse.

- Papa, Mia, elle dégoûte encore ! beugla Carter.

Becca poussa un soupir exaspéré. C'était reparti pour un tour.

Quelques secondes plus tard, elle entendit Martin, son beau-père, monter l'escalier quatre à quatre. Il se mit à houspiller Mia, qui s'en prit à Carter, qui se fâcha contre son père. La voix de sa mère se joignit très vite à cette cacophonie et Martin partit en trombe chercher un tournevis. Encore une serrure à remplacer...

Becca laissa échapper un grognement et enfouit son visage dans son oreiller.

Elle n'avait qu'une seule envie, prendre une douche.

Oh, et avoir un peu de calme, accessoirement.

Sophie Bushell versa un troisième sachet d'aspartame dans son *latte* glacé saveur chocolat et contempla la frange de Maggie Hendricks, sa future camarade de chambre. Une frange monstrueuse, brune et luisante, qui barrait le front de sa propriétaire comme si un petit plaisantin s'était servi

d'une règle pour s'assurer qu'aucun cheveu ne réchapperait à ce massacre.

Cette horreur capillaire, que complétaient une chemise en oxford noir boutonnée jusqu'au menton et un jean flambant neuf agrémenté d'un pli repassé au millimètre, confirma les soupçons de Sophie : Maggie Hendricks était la reine des coincées. D'accord, elles ne se connaissaient que depuis un quart d'heure, mais Sophie avait tendance à émettre des jugements à l'emporte-pièce, voire à se montrer de mauvaise foi. Elle se promit que le jour où elle se lancerait dans une psychanalyse, elle gommerait vite ce défaut.

– Quelle veine tu as d'avoir grandi ici ! Tu vas retrouver un tas de copines à la fac, jacassait Maggie.

Apparemment, elle avait épuisé les quelques sujets de conversation qui avaient tenu Sophie en haleine : le groupe de discussion auquel elle s'était inscrite, son installation dans la ville de Boulder deux semaines avant le début des cours tellement elle était enthousiaste, son besoin de « tranquillité »... Sans oublier sa théorie sur la couleur idéale des couettes qui égaieraient leur chambre commune, c'est-à-dire un cagibi situé sur le campus.

Sophie écrasa un sachet d'édulcorant dans sa paume et répandit les minuscules granulés blancs sur la table en Formica. Attention... trois, deux, un. Voilà que ça recommençait. Elle était bien là, la boule d'angoisse qui se formait au creux de son estomac dès qu'on abordait le thème de la fac et des copines. Ce qui arrivait souvent, ces temps-ci.

– Oui, ça va être génial, parvint-elle à articuler.

Elle s'efforça d'oublier que ses trois meilleures amies, Harper, Becca et Kate, partaient poursuivre leurs études sur la côte Est, où elles vivraient des aventures extraordinaires,

tandis qu'elle restait seule, abandonnée de tous, dans ce trou paumé qu'était Boulder.

Maggie observait Sophie d'un air dégoûté.

- Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Sophie, nerveuse.

- Tu... euh... On croirait que tu vas te mettre à pleurer, bredouilla Maggie en détournant le regard. Enfin, c'est juste une impression.

Sophie s'essuya le visage du revers de la main. Merde. En effet, elle avait les larmes aux yeux. Toute actrice qui se respecte doit avoir les émotions à fleur de peau, c'est certain, mais Sophie, au contraire de Becca, n'avait pas la larme facile. Malgré cela, l'effet gorge nouée se faisait sentir avec une fréquence alarmante car les jours filaient et le départ de ses meilleures amies se rapprochait inexorablement.

- J'ai une allergie, rétorqua-t-elle. Sûrement un truc pas net dans le sucre.

- Les allergies, ça craint, déclara Maggie. Remarque, avec ton physique, tu peux te permettre de chialer comme un veau. Moi, quand je pleure, j'ai le visage tout bouffi.

Sa gêne la rendit presque sympathique aux yeux de son interlocutrice. Presque.

Sophie opina. Avant de se séparer à l'amiable et de suivre ce qu'ils avaient baptisé des « chemins divergents », sa mère, Afro-Américaine, et son père, hippie sur le retour, avaient eu le temps de léguer à leur progéniture un assortiment de gènes exceptionnels. Résultat : avec son teint caramel, ses grands yeux noirs, ses pommettes saillantes, Sophie était sublime en toutes circonstances.

La crise de larmes évitée, Maggie adressa un sourire complice à sa nouvelle amie et lui confia :

- Je te préviens tout de suite : je prends vachement à cœur les discours que je dois prononcer dans mon groupe de discussion. Je les récite à voix haute, pour m'entraîner. Si ça te dérange, dis-le-moi franco.

Sophie se força à lui retourner son sourire.

- Non, ça ne me dérange pas du tout.

Mission numéro un : dès le lendemain, partir à la recherche d'une chambre individuelle.

- Tu devrais aller étudier le droit à Yale, déclara la mère de Kate Foster tout en époussetant un pot argenté à l'aide d'un torchon en lin.

La famille achevait les préparatifs du cocktail qu'organisaient les Foster. Kate, qui disposait sur un plateau des tranches de fromage et des crackers, lança un coup d'œil à son père par-dessus le comptoir en marbre de la cuisine. Affublé d'une veste en tweed et d'une cravate à rayures bleu marine que lui avaient offerte Kate et Habiba, celui-ci hocha sa tête grisonnante, signe qu'il était d'accord à cent pour cent avec sa femme.

Une réaction qui n'avait rien de surprenant : ses parents s'entendaient toujours sur tout. Y compris sur le fait que, même si elle n'avait pas encore mis le pied à Harvard, l'avenir de leur fille aînée devait se planifier longtemps à l'avance. Et comme ils avaient toujours été de bon conseil, Kate était obligée de leur donner raison. Il ne lui restait qu'à se laisser guider.

- Tu penses que Yale, c'est mieux qu'Harvard ? demanda-t-elle en arrangeant des quartiers de pomme autour d'un bol de pâte de coings.

- Pas forcément, répondit son père en attrapant un cracker à la dérobee. Mais si tu veux obtenir un stage à la Cour

suprême, mentionner le *Yale Law Journal* dans ton CV, ça en imposerait.

– C'est laquelle, la Cour suprême ? s'enquit Habiba, qui venait de faire irruption dans la cuisine.

Son iPod dans une main et une bouteille d'eau minérale dans l'autre, vêtue d'un short Gap délavé et d'un débardeur Max Azria bleu vif, Habiba, quatorze printemps au compteur, avait tout de l'ado américaine. Même l'accent. Seuls sa peau d'ébène, ses traits ciselés et aristocratiques et le collier en perles de cuivre dont elle ne se séparait jamais trahissaient ses origines éthiopiennes.

– La Cour suprême représente le tribunal le plus puissant du pays, expliqua Mrs Foster en remplissant d'olives une coupelle en argent. Neuf juges y siègent en permanence...

Kate retroussa les manches de son sweat-shirt estampillé Harvard et se concentra sur le plateau de fromages. Des topos détaillés sur le système judiciaire américain, elle s'en serait bien passée. Sa mère s'embarqua dans un exposé interminable et Habiba, dont la curiosité ne connaissait aucune limite, semblait boire ses paroles. Trois ans plus tôt, voyant qu'ils n'arriveraient pas à donner un frère ni une sœur à leur fille unique, les Foster avaient décidé d'adopter un enfant éthiopien, choix précédé de longues discussions sur la complexité des démarches et sur la notion de famille multiethnique. En dépit de son inquiétude, Kate s'était préparée à tous les défis possibles et imaginables. Et avait donné son respect éternel à ses parents, parce qu'ils avaient agi selon leurs convictions politiques et morales. À leurs yeux, tous les enfants avaient le droit de grandir au sein d'une famille aimante, de connaître l'égalité des chances et de vivre dans un pays où les préjugés raciaux n'ont plus cours.

Pourtant, aux yeux de Kate, c'étaient ses nouvelles responsabilités en tant que grande sœur qui importaient le plus : les berceuses, la gestion des couches-culottes, la surveillance des premiers pas, du premier babil. Elle avait hâte de ressentir le bonheur, la joie que pouvait apporter un tout-petit.

Malheureusement, ses parents n'étaient pas revenus avec un bébé. C'était Habiba qu'ils avaient ramenée dans leurs bagages. Et, sans aucune transition, Kate avait dû s'habituer à partager sa salle de bains avec une inconnue de douze ans qui baragouinait trois mots d'anglais et n'avait jamais vu de montre de sa vie. Kate n'y voyait aucun inconvénient, bien au contraire. En plus, Habiba était géniale. Intelligente, rigolote, débordante de curiosité... entre autres qualités. Des qualités... différentes de celles que Kate avait envisagées chez une petite sœur, voilà tout. Car Habiba ne réclamait pas de câlins, n'avait pas besoin qu'on la borde ni qu'on lui lise des histoires. Bref, elle se débrouillait seule, comme une grande... pas encore une adulte, plus tout à fait une enfant. Elle posait un véritable casse-tête : trop âgée pour jouer le rôle de « frangine »... encore trop jeune pour incarner celui d'amie. Par contre, Kate aurait préféré – de très loin – se faire arracher la langue plutôt que de décharger sa conscience.

– Mais elle n'a pas encore démarré la fac ! s'exclamait Habiba au moment où sa grande sœur se rebranchait de nouveau sur la discussion familiale. Il lui reste plein de temps avant de réfléchir à la Cour suprême !

– En effet, admit Mrs Foster, seulement les années filent. Pas le temps de dire ouf, et Kate aura déjà une ribambelle de diplômes.

– Ce qui compte, c'est de bâtir un projet. Et de s'y tenir, ajouta Mr Foster, emballé, en frappant le comptoir du plat de la main.

Pourtant, ce soir-là, Kate se moquait bien de Yale, d'Habiba ou de ses parents. Cette soirée, elle allait la consacrer à ses copines, et à personne d'autre.

Seule ombre au tableau : ses parents avaient choisi la veille du départ de Becca pour donner une fête en l'honneur de la nouvelle recrue de l'université locale, un professeur spécialisé en histoire européenne fraîchement débarqué à Boulder. Ce contretemps n'allait pas empêcher les filles d'en profiter au maximum. *Un quatuor inséparable, deux ou trois bouteilles de vin escamotées aux invités, du fromage à gogo...* songea Kate, le sourire aux lèvres, avant de sentir monter une bouffée de panique aussi soudaine qu'incontrôlable : Becca partait le lendemain s'installer à Middlebury. Le lycée était bel et bien derrière elles. Kate, par exemple, avait passé la main à la présidence du Club de l'entraide communautaire. Et à la rédaction de l'almanach de Fairview High. Elle était redevenue Kate Foster, dans toute sa banalité, une presque première année. Et si elle s'engageait trop tôt dans ses études ? Et si, loin de ses meilleures amies, elle perdait pied ?

Kate inspira à pleins poumons et se rappela, au prix d'un grand effort, qu'elle avait bâti un projet solide. Que ce projet, forcément, allait se concrétiser. Son père avait raison : ce qui comptait, c'était d'avoir un plan tout tracé.

Et de s'y tenir.

Harper Waddle examina son reflet dans la glace et dénombra ses points noirs. Un, deux, trois... quatre, quatre récalcitrants à toutes ses techniques : pression acharnée, tripotage intensif, exfoliation délicate. En dépit de son savoir-faire ils continuaient à la narguer, et l'ado jeta l'éponge. Peut-être

qu'elle pourrait leur trouver un petit nom, histoire de rendre leur cohabitation plus agréable...

Elle resserrait la ceinture de son peignoir blanc en éponge, usé jusqu'à la corde, quand un coup frappé à la porte de sa chambre interrompit sa méditation.

- Un problème ? cria-t-elle à son père - le seul membre de la famille qui prenait la peine de s'annoncer, depuis cet incident scabreux remontant au collège où il avait surpris Harper en train de s'épiler le maillot.

La tête de Mr Waddle apparut dans l'entrebâillement.

- Ta mère veut qu'on l'aide à charger les mini-quiches dans la voiture. Si tu n'es pas descendue d'ici cinq minutes, je ne donne pas cher de ta peau.

Son air rieur fit pétiller ses yeux d'un bleu moucheté d'éclats noisette, dissimulés derrière des lunettes de lecture achetées au supermarché. Harper, elle, leva les siens au ciel. Menacer les gens constituait l'un des passe-temps favoris de sa mère.

- Ça te foutrait en pétard qu'elle me tue, pas vrai ? s'insurgea-t-elle.

- Tu plaisantes ? rétorqua, pince-sans-rire, son paternel. Je lui servirais d'alibi, tu veux dire.

Cet échange, le père et la fille l'avaient déjà eu des milliers de fois et, à cette pensée, Harper sentit son cœur se serrer. La soirée à venir sonnait vraiment la fin d'une époque.

- Cinq minutes, répéta Mr Waddle avant de refermer la porte et de s'éclipser.

Chaussé de ses bottes de travail, il descendit l'escalier d'un pas lourd. Harper l'écouta s'éloigner, puis décida qu'elle avait une chance prodigieuse d'être une ado de dix-sept ans

affublée de lunettes noires quasi branchées, de cheveux blond sale quasi raides, et de quatre immondes points noirs.

Une chance prodigieuse gâchée par... ses secrets. Par un secret en particulier.

Elle se détourna du miroir et alla fureter dans la penderie en bois de cèdre. Sa mission : déterrer une tenue correcte pour la dernière soirée qu'elle allait passer avec Sophie, Becca et Kate avant le grand plongeon dans les années fac. Harper voulait marquer le coup en faisant l'impasse sur sa jupe noire, plus très sortable, et son débardeur maculé de transpi.

Mais Harper ne mettait pas au rancart le personnage d'écrivain négligent qu'elle s'était fabriqué uniquement pour faire honneur à ses copines. Elle devait impérativement avoir l'air équilibrée, responsable. Car, à l'intérieur, elle était à ramasser à la petite cuillère.

Depuis cent trente-huit jours (et des poussières), Harper mentait. À ses amis, à sa famille, au postier. Depuis cent trente-huit jours elle essayait de prendre son courage à deux mains et de tout leur avouer. Jusque-là, elle avait fait chou blanc ; elle avait donc consacré son été à chercher comment se sortir du pétrin et à fignoler une solution ingénieuse. Une solution camouflée en « grande nouvelle » qu'elle comptait annoncer à ses amies ce soir même. Avec un peu de chance, les filles la soutiendraient dans sa démarche. Avec un peu de chance, elles continueraient à l'aimer. Quant à informer ses parents... l'apocalypse pouvait bien attendre le lendemain.

UNIVERSITÉ DE NEW YORK
BUREAU DES ADMISSIONS



Harper Waddle
5306 Canterbury Road
Boulder, Colorado 80302

Chère Harper Waddle,

Nous sommes au regret de vous annoncer que vous ne pourrez intégrer les effectifs de l'Université de New York à la rentrée prochaine. Nous avons reçu, et examiné avec la plus grande attention, au cas par cas, des milliers de dossiers. Malheureusement le nombre de places est limité, ce qui ne remet pas en cause la qualité de votre candidature.

En vous remerciant de l'intérêt que vous avez porté à nos services, nous vous souhaitons bonne chance dans vos futures démarches et vous invitons à postuler de nouveau ultérieurement.

Bien à vous,

A handwritten signature in cursive script that reads "Phoebe Pettler".

Phoebe Pettler
Directrice des admissions, Université de New York